

À PROPOS D'ÉTATS DE CORPS

Dans l'intervention qu'Olivier Grignon a appelée ETATS DE CORPS et qui figure dans le recueil de textes qui vient d'être publié, il s'adresse pour l'essentiel à un public de médecins. Dès l'abord, il cherche à montrer devant eux que le corps dans le discours médical n'est pas le même que le corps de la psychanalyse. D'ailleurs, pour la psychanalyse et selon Olivier, on ne devrait pas dire *le corps*, dont on ne sait pas faire la théorie et on ne devrait donc pas parler *du corps* mais *de corps*, *d'états de corps*, ou bien comme il dit encore, ce qu'il faudrait chercher, c'est *le corps du corps*.

Notons que l'équivocité du corps a trouvé son expression en allemand dans la distinction faite entre les deux mots de « Körper » et « Leib ». « Leib » c'est véritablement le corps propre. Freud parle essentiellement du Leib.

Ce corps, ce corps humain, qui se définit comme substance jouissante, Lacan en parle dans son séminaire sur *La logique du fantasme* comme : *présence de notre corps animal, qui est le premier lieu des inscriptions, où mettre le premier signifiant*.

Ce corps, donc, cet autre corps qui intéresse le psychanalyste, c'est celui auquel se réfère Lacan lorsque, dans ce même séminaire sur *La logique du fantasme*, il en vient à énoncer : *L'Autre, à la fin des fins et si vous ne l'avez pas encore deviné, l'Autre, c'est le corps !*

Nous pouvons donc avancer, en renversant la proposition, que Le corps, entendons bien le corps pour la psychanalyse, LE CORPS C'EST LE GRAND AUTRE.

Eh bien ce corps, il peut faire défaut et Olivier nous en donne pour exemple celui de l'enfant qui « n'est toujours pas accouché car pour une raison ou une autre la mère ne l'a pas senti passer, à moins que, au contraire la mère ne l'ait trop senti passer ».

Ce dont parle ainsi Olivier, lorsqu'il cite le cas de cet enfant, peut se retrouver naturellement chez l'adulte, et donc chez certains de nos analysants *qui ne sont pas nés*. Bien entendu, ils sont là avec leur corps, le corps que connaît le médecin ou dont s'occupe le biologiste, mais *ils manquent de corps*. Cette expression de la vie courante, celle qu'on emploie lorsqu'on goûte un vin par exemple, s'applique ici à un être vivant et elle y prend tout son poids.

Pour le dire autrement, ils *ont* un corps, en particulier un corps qui souffre, ils ne cessent de nous en parler et de nous le montrer, mais ils ne *sont* pas un corps ou plutôt pas toujours ou pas tout à fait un corps, il y a là un point qui vacille. Où trouver *le corps du corps* ? Et il nous vient à tous à l'esprit des cas de patients ou peut-être plus souvent de patientes.

Je pourrais évoquer cette analysante qui raconte sans difficultés des faits qui ont coïncidé avec sa conception et son temps foetal et qu'elle connaît très bien, avec beaucoup de détails : la mère enceinte, on pourrait dire tombée enceinte de son mari

alors qu'elle était engagée dans une autre relation amoureuse, et qu'alors, évidemment, ça *tombait* mal. Une mère qui lui a raconté très souvent les remèdes de bonne femme qu'elle a utilisés mais en vain pour *la faire passer*, et puis son accouchement difficile et qui a nécessité qu'on lui applique les fers. Elle n'a pas oublié non plus comment, plus tard, sa mère l'a prise comme complice, lui apprenant à mentir à son père, à faire le gué pour l'avertir lorsque ce dernier rentrait etc. Une mère qu'elle hait et aime à la fois.

Mais, et c'est là ce qui importe, tout ce savoir ne lui sert à rien. Quoi en faire, il ne modifie rien à son mal-être.

Comme dit Olivier : *ça peut bien être vrai ce qu'on raconte au patient, mais il n'en a rien à faire. Car il s'agit du fait que le symptôme est dialogue avec un Autre.*

Cet Autre, avec un A, on peut *avancer* que c'est l'AUTRE CORPS.

Alors ce point qui vacille, ce signe d'un traumatisme archaïque, d'une *défaillance de l'inscription* (dans l'Autre corps) *du sujet d'avant le sujet*, comme dit Olivier, d'inscription dans la chaîne symbolique, c'est comme un point d'inexistence, un point de psychose.

Naturellement, vous avez compris que je ne suis pas en train de dire que l'analysante dont je vous parle est psychotique, elle est même très intégrée dans sa vie professionnelle, très brillante, mais il y a ce point qui frotte et qui fait mal.

Or, Olivier Grignon a raison quand il rappelle, après Lacan, que le plus archaïque ce n'est pas le rapport à la mère, c'est le rapport au père, la castration du grand Autre qui permettrait l'avènement du *corps du corps*. Et c'est en ce point de psychose, ce *lieu du transfert psychotique* qu'il nous faut, comme analyste, porter notre écoute. Hisser notre écoute, insiste Olivier. Pour espérer qu'un nouvel *état de corps* prenne place.

La question que je pose, arrivé en ce lieu, c'est donc la suivante : Quelle est la nature de cette écoute ?

Ce point de psychose, Jean Oury, dans son livre publié sous le titre *Création et Schizophrénie*, il en parle comme d'une *Spaltung*, mot qu'il traduit comme : *un défaut de rassemblement*.

Il s'agit donc d'établir un dynamisme dans ce qui jusqu'alors était figé.

Cette analysante, je le répète, qui a su s'adapter dans sa vie professionnelle et même assez bien dans sa vie privée, se perd, et c'est son point commun avec le psychotique, dans (et là je cite encore Jean Oury)

« *un effort pour se rassembler même si elle n'y arrive pas*, et plus loin Jean Oury précise : « *une façon de se rassembler c'est justement de faire quelque chose... car ce que le psychotique fabrique, du fait qu'il n'y a pas de distinction entre le même et l'autre, c'est lui-même qu'il construit*

Et si, pour la patiente dont je vous parle, cette absence de distinction entre le même et l'autre, ce lieu de confusion entre elle et sa mère, ça ne peut se dire c'est bien qu'il s'agit d'un dialogue avec l'Autre corps.

Ça ne peut se dire, à moins peut-être de revenir, et là Olivier Grignon ouvre une piste, au « *moment où les mots n'étaient pas des mots abstraits mais des mots concrets* » ce qui voudrait peut-être dire pour moi de l'écouter, et là je parle toujours comme Olivier, *plaquer du symbolique sur du réel*.

Mais pour cela, il fallait donc qu'elle commençât, comme le psychotique dont parle Jean Oury, par *fabriquer* quelque chose. Voici comment les choses se passèrent.

Est-ce parce le déroulement de l'analyse faisait que nous y étions prêts l'un et l'autre, ma patiente est arrivée un jour à sa séance avec un bras en écharpe. Elle m'a expliqué qu'elle était tombée dans la rue, s'était cassé le poignet et s'était cassé le nez. Et en riant elle a ajouté : le nez, en tombant je me suis dit : « je suis en train de naître, et comme j'étais pleine de sang, j'ai pensé aussi que ma mère avait beaucoup saigné au moment de son accouchement. On m'a conduit aux urgences et le médecin m'a dit : vous avez le nez cassé mais je vois une autre cassure, et celle-là, elle date de votre naissance, probablement un souvenir de l'usage de forceps ».

A la suite de cette chute, est-ce que l'on peut parler d'un passage à l'acte ou plutôt d'un passage en acte (un peu comme on dit qu'on passe en seconde ou en troisième quand la dynamique d'une voiture le permet) ou bien encore faut-il parler d'une *action spécifique*, pour laquelle il a fallu une aide extérieure, comme l'explique Freud dans l'Esquisse (*Entwurf einer Psychologie*) ?

En tout cas, la cassure dont elle parle, témoigne de ce qu'Olivier appelle « *la subversion de l'organisation phallique pour passer du corps ordinaire qui n'a pas de réel, qu'on ne sent pas aux corps* » aux corps au pluriel, et c'est ce qui lui fait, dans sa chute, revivre à la place de sa mère son accouchement.

Ce qu'elle a réussi à fabriquer, c'est le réel du corps de l'Autre et ici, j'aimerais reprendre la formulation de Jean Oury et dire qu'en se fichant par terre, en tombant comme sa mère autrefois était *tombée* enceinte, elle a pu *introduire une distinction entre le même et l'autre*.

Cela lui permet par exemple, de dire, malgré la douleur de ses blessures : « *Je me sens mieux* ». Dans cette expression, les deux pronoms *Je* et *me* sont respectivement attachés à l'un et l'autre corps, « *Je sens mieux mon Autre corps* ». Elle aurait aussi bien pu dire « *je me porte bien* », c'est-à-dire « je porte bien mon Autre corps ».

Je dois ainsi entendre ces mots dans leur concrétude : « *je sens mieux mes états de corps* » témoignant par là d'une *expérience vécue de satisfaction*, comme s'exprime Freud, dans l'Esquisse *ou bien d'un savoir de l'instrument phallique*, comme le dit Lacan dans la longue citation qu'en donne Olivier Grignon, ce savoir très particulier qui surgit à certains moments cruciaux d'une analyse, *ce savoir d'avant* où « il y avait du rapport sexuel » (page 249). Ce *savoir de la psychose* qu'évoque Lacan avec cette jolie formule : « *je sais ce que je dis, c'est ce que je ne dis pas* ».
